Document généré le 2 juin 2025 15:09

Revue de psychoéducation

En réponse à ...

Larivée, S. (2016). Quelle histoire! *Revue de psychoéducation, 45*(2), 469-478

Daniel Paquette

Volume 47, numéro 1, 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1046778ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1046778ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (imprimé)
2371-6053 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Paquette, D. (2018). En réponse à ... / Larivée, S. (2016). Quelle histoire! *Revue de psychoéducation, 45*(2), 469-478. *Revue de psychoéducation*, *47*(1), 193–195. https://doi.org/10.7202/1046778ar

Tous droits réservés © La Corporation de la Revue Canadienne de Psycho-Éducation, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Revue de psychoéducation
Volume 47, numéro 1, 2018, 193-195

En réponse à …

Larivée, S. (2016). Quelle histoire! *Revue de psychoéducation, 45*(2), 469-478

Dans un précédent numéro de la *Revue de psychoéducation*, Larivée (2016) a présenté une analyse dithyrambique de l'ouvrage d'Yves Gingras (2016) *L'impossible dialogue : sciences et religions*. Dans le cadre de cet article j'aimerais apporter un autre point de vue et, du coup, faire contrepoids aux aspects très positifs présentés par Larivée.

D'emblée je dois dire que la lecture de l'essai d'Yves Gingras a été fort stimulante. J'y ai appris, entre autres choses, jusqu'à quel point il a été difficile pour la recherche scientifique de quérir son autonomie intellectuelle face à la domination de la religion catholique jusqu'à la fin du 19e siècle. L'auteur y détaille tout particulièrement le cas de Galilée qui, reprenant les observations de Copernic, a été condamné pour hérésie en 1633 pour avoir démontré que la terre n'est pas immobile au centre de l'univers mais plutôt qu'elle tourne autour du soleil.

L'auteur m'a convaincu de l'existence de conflits intenses au cours de l'histoire. Par contre, ces conflits n'étaient pas comme il le prétend entre deux institutions, science et religion (et théologie), mais plutôt entre des individus qui étaient des scientifiques de diverses disciplines (astronomie, physique, géologie, biologie), et la religion, une institution bien établie et dominante aux plans idéologique et sociopolitique. Bien entendu, cette institution était composée de membres très conservateurs et d'autres plus libéraux, les premiers ayant généralement plus d'influence. Plusieurs Saint-Pères aux 4e et 5e siècles (St-Basile, St-Grégoire de Nysse, St-Augustin) ont par exemple nié l'intervention spéciale de Dieu, même à l'origine de la vie, et parlaient d'une évolution à partir de la matière inorganique qui se serait organisée. La logique sous-jacente était que s'il y avait succession dans le temps, c'était par l'évolution naturelle, car Dieu n'étant pas dans le temps, la création aurait nécessairement été réalisée en un instant (et non en 6 jours). Le fixisme (chaque espèce a été créée séparément par Dieu et demeure immuable dans le temps) prédomina néanmoins jusqu'au milieu du 19e siècle.

Les scientifiques qui par leurs écrits étaient accusés de remettre en question les dogmes et les enseignements de l'Église se retrouvaient isolés pour se défendre, les recteurs des universités ne pouvant généralement pas les soutenir. Aujourd'hui, la science en tant qu'institution est bien établie, au point même où les institutions religieuses doivent faire preuve d'imagination dans l'élaboration de stratégies pour augmenter leur crédibilité auprès des fidèles et des futures recrues, en se donnant par exemple un caractère scientifique (théorie de la création) ou en établissant des collaborations avec des scientifiques renommés.

NDLR : les textes publiés sous la rubrique « En réponse à… » ne sont pas soumis au processus d'évaluation par les pairs.

Yves Gingras m'a aussi convaincu qu'il ne peut y avoir de réel dialogue entre science et religion, du moins avec la définition adoptée consistant en un échange d'arguments en vue d'arriver à établir un consensus entre les personnes concernées pour expliquer un phénomène. De fait, les deux institutions sont trop éloignées par leurs objets pour pouvoir réellement débattre. La science a pour objet de découvrir la réalité alors que la religion a pour fonction de proposer, voire souvent d'imposer, un code moral commun pour tous, en donnant un sens à l'existence.

Toutefois, l'auteur, comme de nombreux autres, tombe parfois dans le piège d'opposer la raison et la foi pour parler des différences entre la science et la religion. Il est pourtant clair à la lecture du débat historique que Gingras présente, que scientifiques et religieux sont tous deux rationnels dans l'élaboration de leur vision respective du monde. Henri Atlan (1986) l'a bel et bien démontré dans *A tort et à raison : Intercritique de la science et du mythe*. Les mythes sur l'origine sont des systèmes tout à fait logiques et rationnels tout comme le sont les théories. La différence tient au fait que la vision du monde des scientifiques résulte de l'observation et de l'expérimentation, alors que celle des religieux provient d'une vérité révélée. Contrairement à ce que dit Larivée, l'opposition entre science et religion ne porte donc pas sur « leurs méthodes respectives pour obtenir des connaissances fiables », puisqu'on ne peut parler de méthode pour la religion et, encore moins, pour augmenter les connaissances. Il y a donc conflit possible entre la science et la religion lorsque la vérité révélée concerne la nature au sens large (incluant les éléments physiques). D'un autre côté, de par sa méthode, la science ne peut se prononcer sur les phénomènes surnaturels tels l'existence ou non d'un dieu, puisqu'une hypothèse, pour être considérée comme telle, doit porter sur des phénomènes opérationnalisables, c'est-à-dire observables (par les sens) et mesurables. Certains phénomènes considérés aujourd'hui comme surnaturels (par ex. la télépathie), et donc inexistants selon la science, pourraient très bien un jour s'avérer naturels grâce à la découverte de nouveaux instruments de mesure, comme ce fut le cas pour l'existence des bactéries dès l'invention du microscope.

De plus, tout comme les religieux ne sont pas exempts de rationalité, les scientifiques ne sont pas exempts d'avoir la foi, c'est-à-dire de croire en quelque chose qui ne soit pas démontrée. Gingras a montré que des scientifiques des derniers siècles réussissaient à faire la part des choses entre leurs croyances personnelles (la plupart étaient croyants) et leurs travaux de recherche, c'est-à-dire sans faire intervenir Dieu dans leurs explications. Aujourd'hui, on entend régulièrement des scientifiques (et des gens du grand public) dire croire en la science pour résoudre tous les problèmes, même si la vérité scientifique n'est plus la vérité absolue des positivistes du 19e siècle, mais plutôt une vérité relative : une théorie est une approximation probabiliste de la réalité. Il arrive même que certains scientifiques manipulent les connaissances afin de justifier leur propre idéologie (le féminisme par exemple: voir Paquette, Larivée, Lemelin, Normandeau, Baril, Plusquellec, 2013 ; Paquette, Larivée, Lemelin, Baril, 2014). D'autres ne donnent du crédit qu'aux connaissances scientifiques alors que les connaissances relevant de l'expérience personnelle (avec le monde sensible) sont tout aussi valables. Je pense en particulier à la pharmacopée des tribus qui par essais et erreurs, au fil des générations, ont trouvé des remèdes à bien des maux. Enfin, parfois les chercheurs croient tellement à une théorie qu'ils vont continuer à la défendre même

lorsque les faits prouvent le contraire, se sentant attaqués personnellement alors qu'une théorie n'est qu'un outil temporaire pour progresser dans la connaissance. Leur croyance en la science et en une théorie particulière qui selon eux peut tout expliquer les fait verser dans le dogmatisme alors que l'attitude scientifique normale est plutôt l'incertitude, un moteur essentiel pour aller de l'avant. C'est d'ailleurs cette incertitude du chercheur qui est évoquée par les courants religieux fondamentalistes pour disqualifier la science, considérée comme la cause de tous les problèmes moraux de la planète. Pourtant, ne dit-on pas aussi que le doute est un ingrédient important dans le maintien de la foi religieuse? Il semble que seuls les intégristes disent ne jamais avoir de doutes.

Je conclus mon commentaire sur une conciliation possible entre science et religion. En cela, je me range davantage du côté de Frans de Waal (2013) que de Richard Dawkins (2008). Selon Le petit Larousse et Le petit Robert, la conciliation est le résultat d'une action visant à rétablir la bonne entente entre personnes qui s'opposent. Tout comme il est possible pour une personne de trouver dans sa vie un équilibre entre la raison et la foi, je pense que la conciliation est possible entre les scientifiques et les religieux si trois conditions sont rencontrées. La première condition concerne le fait que les textes sacrés ne soient pas interprétés de manière littérale. Les exemples de conflits présentés par Yves Gingras étaient toujours reliés à des désaccords entre des scientifiques et des courants religieux fondamentalistes, alors que la religion catholique considère aujourd'hui que la Bible doit être comprise au sens symbolique. La seconde condition est qu'il ne doit pas y avoir de dogmes, d'un côté comme de l'autre. La dernière condition est l'importance de prendre conscience que l'humain est un être de pouvoir : des enjeux de pouvoir se cachent derrière la plupart des activités humaines. Scientifiques et guides spirituels acquièrent un prestige qui leur accorde de nombreux bénéfices personnels, au delà de leurs visées altruistes.

Références

Atlan, H. (1986). *A tort et à raison : Intercritique de la science et du mythe*. Paris, France : Éditions du Seuil.

Dawkins, R. (2008). *Pour en finir avec Dieu*. Paris, France : Robert Laffont.

De Waal, F. (2013). *Le bonobo, Dieu et nous : A la recherche de l'humanisme chez les primates. Paris, France : Éditions Les Liens qui* Libèrent.

Gingras, Y. (2016). *L'impossible dialogue : sciences et religions*. Montréal, QC Boréal.

Larivée, S. (2016). Quelle histoire! *Revue de psychoéducation, 45*(2), 469-478.

Paquette, D., Larivée, S., Lemelin, J.-P., Normandeau, S., Baril, D., & Plusquellec, P. (2013). L'égalité des sexes n'a rien à voir avec la science. *Revue de psychoéducation, 42*(2), 417-431.

Paquette, D., Larivée, S., Lemelin, J.-P. & Baril, D. (2014). Égalité et identité ne sont pas synonymes. *Revue de Psychoéducation, 43*(1), 161-163.

Daniel Paquette
École de psychoéducation,
Université de Montréal